

Les autres de l'habitat.



Les autres de l'habitat.

Un habitat groupé, c'est un ensemble de logements occupés par des habitants, augmentés d'espaces partagés. Un souffle traverse cet ensemble sans s'y réduire : un paysage plus large, le vaste monde. Le croisement de ce vaste monde et de l'habitat mérite de nous y arrêter, de décrire, de comprendre. Il n'est pas qu'un périmètre de propriété, une charte ou une photo de famille ternie par le temps.

Cette analyse sous forme de récit, a été précédée d'un écrit autour de la même thématique : « Les chemins de l'habitat : rendez-vous avec la ville! » Ce premier texte, plus théorique, a permis de différencier « logement » et « habitat » et d'introduire la notion de « pli de l'habitat », repris plus concrètement dans ce nouveau texte. A la fin de ce texte se trouve un questionnaire à destination des habitats groupés qui s'interrogeraient sur leur rapport à leur monde et voudraient mettre celui-ci au travail.

Je suis de l'habitat « Casa Nova » à Schaerbeek. Nous sommes en 2020, une cinquantaine de personnes vivent dans quatre bâtiments. Et le vaste monde à mes yeux, c'est mon quartier, le quartier Pogge. A quoi ça sert un habitat, s'il n'y a pas d'autres pour venir nous habiter ? D'autres ? D'abord des inconnus. Mais ensuite ? Les autres de l'habitat, un récit en 10 épisodes.

- 1. Le geste initial, des mots déterminants
- 2. Un habitat, ce n'est pas (qu') une communauté d'habitants
- 3. Reconnaître les polarités mais ne pas figer
- 4. Qu'est-ce qu'un quartier?
- 5. Que faire du passé de l'habitat?
- 6. Sortir dans la rue
- 7. La double culture
- 8. La métaphore du bateau
- 9. On commence par la salle polyvalente ? (ou pas)
- 10. Le pli de l'habitat

Merci à Lara, Louise, celles et ceux de l'habitat « Casa Nova », ainsi qu'à Ismaël et aux habitants de Pogge pour votre remarquable générosité depuis plusieurs années, malgré l'ombre du désarroi. Dans ce quartier, l'invisible condamne notre premier regard, mais bientôt résonne ici et là une fine musique à l'oreille, les ailes nobles d'un oiseau emportant la vie humble. Puisse ce texte vous rendre quelque peu justice.

Emmanuel Massart



Quartier Pogge - Sangari Habib, Touré, Makany, Bengali et Muri (2020)

01 - Le geste initial, des mots déterminants

La première rencontre entre l'habitat et le quartier a pris à mes yeux la forme et les traits d'un homme dans la trentaine, au visage toujours juvénile, à la peau martelée par le soleil. Embué de silence, l'homme est entré dans la cour intérieure de notre habitat, par un beau dimanche de mai. Notre lieu n'était encore qu'un chantier et les murs racontaient autant les vieux carrelages passés que le béton frais dessinant la trame des logements à venir.

Simple visiteur parmi d'autres, cet homme tranchait pourtant avec les couples venus par intérêt pour le concept d'habitat groupé. Lui, solitaire, s'avançait sans un bonjour, sans un regard, d'un pas précis vers la cour. Ayant dépassé le porche pour découvrir le jardin, il finit par s'arrêter net à l'angle du mur, l'œil fixé sur l'ancien bâtiment du théâtre devant lui. J'étais alors à ses côtés, pressentant que sa détermination discrète était le signe d'une inclination.

Immobile encore, il finit par dire : lci, c'était le centre de ma vie. Il s'est approché des murs et je lui ai emboîté le pas. J'écoutais alors la description minutieuse qu'il faisait des espaces que je découvrais d'un œil neuf : lci, l'on jouait au ping-pong. Il y avait 13 tables. Là, c'était les livres. Il y en avait 60.000. Oui, 60.000 ! Plus loin, c'était le labo photo. Au milieu, c'était Gui. Dans les années 50, une centaine de jeunes venaient ici tous les jours. Il y avait tout Bruxelles. Nous, c'était plus tard.

Ismaël. Il s'appelle Ismaël. Il habite toujours au numéro 5 de notre rue et je lui dois d'avoir touché du doigt cette mémoire invisible. Il existe autre chose que nos logements, nous obligeant à nouer l'avant et le maintenant, la rue et l'intérieur d'îlot, et comprendre que l'habitat ne peut demeurer seul avec son programme.

Le temps a passé. J'ai recroisé quelques fois Ismaël, sur sa moto, toujours pressé par le travail, et il m'a parfois demandé ce que nous allions faire avec cet habitat groupé, avec cette salle polyvalente, même si plus rien ne sera comme avant. Ce soir, en le croisant de nouveau dans la pénombre de notre rue, son visage m'a frappé par ses traits enfantins. Il n'a pas vieilli. Il est comme demeuré là-bas, au cœur de sa vie, dans ce temps si proche et déjà lointain de l'adolescence. Une époque étonnante qu'il me fallait comprendre.

Je me suis mis en route, arpentant les alentours, m'asseyant à la table d'inconnus, recollant quelques fragments épars d'un temps révolu. Il y avait tant à entendre, et tout à faire. C'est Gallia, et sa bibliothèque douce, une deuxième demeure. C'est Mehmet, qui, quand il passe dans la rue, regarde par ici. Il dit : Dans mon cerveau, c'est fou, il y a toujours la bibliothèque. C'est Gulcen qui a appris l'histoire de son pays ici parce que ses parents travaillaient et n'avaient pas le temps. C'est Zara qui a perçu dans le regard de Gui qu'elle était, dit-elle, une enfant comme les autres et non une petite noire.

Avec ces fragments de météorite, l'ancienne bibliothèque avait peut-être libéré son énergie dans tout le quartier, pareille aux rhizomes des plantes, ce réseau de racines s'étendant jusqu'à faire émerger de nouvelles tiges. Des possibles s'abritaient dans les rues, sur les trottoirs, à l'intérieur de maisons. C'était mon hypothèse. Il fallait donc se mettre au travail.

Dans mon quartier, le quartier Pogge, existe-t-il encore aujourd'hui des hommes et des femmes qui pourraient dire : Ici, c'est le centre de quelque chose ? Peut-on nouer ces individus et construire un récit à plusieurs ? Peut-on repérer les signes du vaste monde dans le quotidien le plus réduit ? Mais, d'abord, il faut repartir de l'habitat groupé « Casa Nova », ce qu'il peut signifier. Une communauté ? Des individus? La société ?



Quartier Pogge - Tony Montana (2020)

02 - Un habitat, ce n'est pas (qu') une communauté d'habitants

Avant même de voir des murs concrets s'élever et l'espace prendre vie, un habitat groupé, c'est un ensemble de personnes qui se retrouvent pour faire des réunions, pour se parler, pour se comprendre, pour essayer quelque chose. On appelle cela « la communauté des habitants », « le groupe des habitants». C'est le signe concret que quelque chose de commun se passe, un élan premier, une naissance possible.

Chacun se réchauffe au feu de ce groupe, de son attention, d'un coup de main, d'un bon repas. Cette flamme collective nous saisit le cœur et plus encore si notre propre quotidien est gris. Toutefois, laisser ce « groupe des habitants » prendre toute la place de notre imaginaire révèle un danger. Pour comprendre cela, guettons les bords de la communauté : elle est un ensemble intermédiaire limité d'un côté par l'individu et de l'autre par la société.

Avec l'individu, nous entendons une personne, chaque fois différente. Avec « il » ou « elle » demeure une part irréductible à tout groupe. C'est un fondement rappelé par la pédagogie moderne, hérité de l'anthropologie : l'interdit de la fusion entre deux personnes est ce qui permet à chacun de faire partie de la société, de sortir du cercle d'origine, non de demeurer accroché comme l'enfant au sein de sa mère. Cet interdit demeure à l'âge adulte : personne ne se confond à quelqu'un d'autre ou à un groupe 1.

Il s'agit de ne pas l'oublier quand l'on entre dans un habitat, dans un nouveau cercle, et croire avoir retrouvé l'innocence perdue, car les conséquences sont redoutables. Dans les cercles humains, nous ne devrions jamais oublier que l'asphyxie guette, que les trous sont nécessaires.

Ainsi, le plus important dans un habitat n'est pas d'abord la prise de décision collective parce que dans toute décision, l'individu gagne et perd quelque chose. L'essentiel de toute vie est de disposer de son lieu à soi, de son espace inentamé, où justement, l'on se protège des autres et aussi de la communauté parfois bien pesante, ou contraire à nos besoins. L'espace personnel fonde l'individu parce que là réside le sentiment de ne rien devoir céder de son identité. Cela nous permet ensuite de pouvoir nous inscrire dans des groupes, d'ouvrir la porte, de partager des décisions.

Somme d'individus, la communauté des habitants s'inscrit plus largement dans un troisième terme : la société. La société ne se définit pas par une homogénéité comme la communauté mais par un ensemble sans fin d'individus dont le point commun est la différence. La société, nous la rencontrons chaque jour dans la ville, en croisant de nouveaux visages. Dans la rue, l'on se regarde, l'on s'évite ou l'on s'embrasse, brassées d'inconnus. Il n'existe pas de charte dans l'espace public mais cela ne veut pas dire toutefois que tout y est permis.

La fonction de la société pour un habitat est la même que l'oxygène pour le corps humain. Elle l'entoure de toute part, la nourrit, l'oblige à sélectionner ce qui demeure à l'intérieur pour être digéré, ou repart vers le dehors, et permettre finalement de ne pas nous figer. La société étant toujours en mouvement, la repousser symboliquement hors de l'habitat, c'est nous exclure nous-mêmes finalement, incapables alors de parler la langue du vaste monde, de partager ses parfums et ses points d'interrogation. L'individu sans la société est ce corps que l'asphyxie guette. La communauté veille à ne pas menacer cet oxygène.

A notre échelle, la communauté de « Casa Nova » a essayé de réfléchir à son identité commune, inscrite dans un lieu fini, disposant d'une charte collective, d'un usage relativement précis des espaces. L'habitat groupé correspond à une propriété juridique séparant le privé du collectif, mais la société, à qui appartient-elle ? Il n'existe pas de réponse définitive à cette question : ce n'est pas qu'une affaire de propriété privée ou d'institution publique, de têtes connues ou d'espaces anonymes.

Autour de l'habitat « Casa Nova », la société porte un nom : le quartier Pogge. Entre Pogge et «Casa Nova», quelle ligne le lecteur peut-il tracer ?



Quartier Pogge - Kinch (2020)

03 - Reconnaître les polarités mais ne pas figer

En levant simplement les yeux dans le jardin partagé de l'habitat, puis dans les rues du quartier, le visiteur perçoit ce que le mot « différence » signifie. Les appartements de « Casa Nova » brillent de leur crépi gris basalte, immaculé et coupé de larges baies vitrées. Nous sommes des familles « belgo-belges » de classe moyenne, propriétaires². L'habitat s'enroule autour de son jardin, donnant à l'ensemble une allure d'archipel paisible détaché de l'écho atténué de la ville.

Une fois passé le porche, nous débouchons au grand jour sur la rue Goossens, rythmée par le passage du tram 92. L'œil bute ici et là sur des maisons aux façades grimaçantes, aux volets baissés, parfois peu isolées du froid et du bruit. Les sonnettes multiples à rue donnent une idée du nombre d'habitants logés là. Pour peu que l'on ne presse pas le pas, l'œil se remplit d'étonnements.

Le trottoir y est étroit, la densité de population une des plus importantes de Belgique³, et l'on entend autour de soi un savant mélange de langues de l'Est, d'arabe, de turc, d'espagnol, des accents slaves aux langues subsahariennes, des pointes de flamand, jusqu'au français dont l'usage collectif demeure. Enfin, si le taux de chômage dans l'habitat est de 0%, il atteint officiellement 29,18% dans le quartier⁴.

L'observateur peut ainsi expédier le rapport entre le dedans et le dehors de l'habitat groupé par ces trois simples paragraphes, tel un journaliste pressé. Une balade de 5 minutes, quelques clichés et l'affaire est

pliée : les bourgeois débarquent dans un quartier pauvre. Le constat est correct. Et pourtant, il demeure inefficace. Taire les différences peut rendre invisible jusqu'aux violences qu'elles impliquent. Mais refermer les identités sur des différences installe des clôtures au quotidien.

Face au bateau qui tangue, j'ai pu entendre diverses positions. Un certain désir existe mêlé d'impuissance. Comment faire ? D'autres ont besoin d'être rassurés, de se sentir en sécurité face à l'inconnu. Je n'ai pas osé y aller. Il existe de grands enthousiasmes, de belles rencontres heureusement mais parfois, une culpabilité emporte un soupir : On n'est pas à égalité. Des réactions plus agressives surnagent : Ce n'est pas mon problème !

Bruxelles est en effet remplie de ces distinctions sociales et spatiales façonnant des communautés où le risque de polarisation est palpable. Il va falloir poser la table de jeu autrement pour s'extraire de ce rapport figé et ouvrir les vannes des expériences, introduire des relations là où chacun possède sa vérité. L'habitat peut se révéler un formidable levier d'expériences, à condition de prendre cet enjeu à bras-lecorps.

Je rejoins Kinch sur la place de Houffalize. Il a posé là sa caravane, ses micros, pour se lancer dans son émission radio hebdomadaire, entouré des gamins du coin qui tournent comme les abeilles sur un pot de miel. Je lui partage mon désir de retrouver des anciens de la bibliothèque, de faire des entretiens. Un homme surprend notre conversation et s'emporte : « Vous êtes encore venus nous voler notre histoire, vous les anthropologues ! Vous venez prendre ce qui vous intéresse et on ne vous revoit jamais ! Il faut rendre !! »

J'ai décidé de me faire ébéniste, de creuser le bois des conversations, l'or des regards, de traîner encore et encore pour affiner tout ce qui peut échapper à l'étiquette damnée du quartier pauvre et étranger : lui offrir de la complexité, le prendre au sérieux, et le traiter aussi avec légèreté, raconter comment on tricote des liens. Et comme le dit très justement cet homme en colère, apprendre à rendre à ceux d'ici. Entre les mondes, des chemins et des passeurs sont nécessaires. Comment les reconnaître ? Soulevons le tapis du quartier.



Quartier Pogge - Jenny (2020)

04 - Qu'est-ce qu'un quartier?

La question semble étonnante mais mérite de s'y arrêter. Dans mon quartier, il existe trois places. La place Colignon, écrin du majestueux hôtel de ville de Schaerbeek. La place de Houffalize, la plus vaste et aride, située à un jet de pierre du parc Josaphat. Et enfin, la place Pogge, bien plus réduite que ses consœurs.

Pour les autorités, le quartier porte le nom de « Colignon », et c'est sous ce terme qu'il est repris sur le site officiel du monitoring des quartiers de Bruxelles⁵. C'est le point de vue de l'administration, du pouvoir central installé dans ses murs, qui rapporte à lui tout ce qui l'entoure et jusqu'aux limites précises de la commune. Ici, c'est Schaerbeek. Là, ce n'est plus Schaerbeek. Dès lors, un quartier prend corps par les lignes qui le délimitent sur une carte.

Auprès des habitants, je n'ai jamais entendu le terme de « quartier Colignon. » C'est qu'un quartier vécu ne se conçoit pas simplement comme une carte vue du ciel : dans les conversations, ces limites sont toujours fluctuantes, au gré des humeurs, des vécus... Ce qui construit un quartier, cette fois, c'est d'abord un foyer vivant tout comme un habitat possède son espace partagé, sa salle polyvalente, son espace public. Et personne ne contestera que le foyer vivant, ici, c'est Pogge.

Pogge n'est pas une place officiellement, mais un lieu-dit, un élargissement de la chaussée créé par le passage du tram, où ce dernier fait halte pour jeter de l'aube au crépuscule ses grappes d'écoliers vers les deux écoles des rues adjacentes, au pied du gigantesque platane tutoyant le sommet des maisons, discret rappel que le lieu est vénérable.

Pogge est une place suffisamment étroite que pour se faire signe d'un coin à l'autre, se saluer entre gens qui se reconnaissent dans les trajets de tous les jours. L'on y boit le thé parfois debout sur les pavés tant que la belle saison s'attarde par splendeur. L'on raconte ses douleurs au pharmacien, évoque ses derniers tracas à l'épicerie turque, renseigne les nouvelles du pays, une pâtisserie marocaine ou un borek à la main.

La place Pogge est le miroir d'un quartier dont le récit se tisse sans cesse de ces multiples visages, de ces figures connues et de ces voyageurs de passage. Il y a quelque chose à savoir, à dire, à entendre et c'est cela finalement, la définition populaire d'un quartier : l'ensemble des choses sues en commun, ce qui résiste au temps qui passe, à l'actualité réduite des faits divers. C'est chercher un foyer qui centre une partie de nos vies. Tu vois, Ismaël, je n'ai pas oublié tes mots : *Ici, c'était le centre de ma vie*.

Bien que sociologiquement, l'habitat groupé « Casa Nova » et le quartier Pogge sont fort différents, ils racontent tous deux le mythe fondateur d'une histoire qui s'écrit en commun, d'un cœur vivant, d'un cercle. Mais si l'habitat possède le contour fini de quelques familles, les rues d'un quartier changent de nom comme le fleuve rejoint la mer.

Et qu'est-ce qui se raconte en commun, à Pogge ? Les langues évoquent notamment un endroit un peu mystérieux, fort absent des écrits officiels mais dont la mémoire ravive un éclat net dans les yeux. Un lieu plus que centenaire que l'on appelle encore aujourd'hui « l'ancienne bibliothèque » et qui a fermé il y a un peu plus de 10 ans. Où était-elle située ? Précisément à l'endroit de l'habitat « Casa Nova. »

La bibliothèque, j'y suis allée à partir de 9 ans. (Amel)

On disait: « On va rue Goossens » ou « on va à la salle. » (Suzanne)

On passait là comme on va chez un voisin. (Nora) C'était familier. (Nicole)

On nous appelait par notre prénom. Il n'y avait pas de gêne. (Kaltouma et Zara)

Là-bas, c'était doux. Je m'asseyais avec mes filles, une petite heure. (Gallia)

L'histoire de mon pays, mes parents ne me l'ont pas apprise. C'est la bibliothèque. (Gulcen)

C'était un endroit où on partageait les émotions. (Suzann)

Je ne savais pas à l'époque que cela aurait un tel impact dans ma vie. (Mehmet)



J'avais besoin que mes enfants aient une autre vie que la mienne. (Gallia)

SALON DE COIFFURE

Messieurs

Quartier Pogge - Mimoun (2020)

05 - Que faire du passé de l'habitat?

Un jour, un homme passe devant l'habitat « Casa Nova » et s'arrête net devant la grille. De l'autre côté de celle-ci, une habitante, Louise est occupée aux affaires du quotidien. Elle relève la tête et le garçon lui dit fermement : *Ici, avant, c'était ma bibliothèque*. Il la regarde encore et puis s'en va. Louise raconte : *Je n'ai pas su quoi lui répondre*.

Un autre jour, lors d'un repas entre amis, une autre voisine de l'habitat, Lara, donne des nouvelles des cours qu'elle suit à l'université. Et au milieu de la conversation, elle dit de manière frappante : *Je me suis rendu compte que ce que nous voulons faire avec l'habitat, ici, c'est ce que les gens faisaient avant avec la bibliothèque, mais à l'échelle du guartier*.

Mais que faisaient-ils donc ? Tout le monde dit « La bibliothèque » et chacun la raconte en égrenant un inventaire à la Prévert, tel un fruit que l'on pèle sans jamais atteindre le noyau. Elle s'ouvrait presque tous les jours comme on ouvre un parapluie : pour ne pas subir la pluie et continuer à marcher.

A rue, il y avait une maison, qui était la maison de la concierge. Il y avait ensuite le bureau de la maison des jeunes. Au premier et au deuxième, c'était du logement. A l'intérieur à gauche, c'était la maison des jeunes elle-même. Il y avait au fond le « Big brol » qui était un café pour jeunes, au premier. Au fond, il y

avait un atelier photo. L'atelier menuiserie, lui, était à l'entrée de la galerie. Il y avait après ce bâtiment encore un vieil estaminet bruxellois, « Notre cercle », qui avait été reconstitué et dans lequel il y avait trois kickers.

A l'arrière de la rue, il y avait bibliothèque adulte, bibliothèque des jeunes, salle informatique et salle de lecture. Ça faisait école de devoirs aussi. C'était gigantesque. En-dessous, il y avait l'atelier poterie au sous-sol, avec des fours. Dans la salle de fêtes, au fond, on faisait du théâtre. Il y avait aussi deux groupes de majorettes. On y a compté jusqu'à 9 groupes de mouvements de jeunesse. Il y avait plusieurs clubs de ping-pong, et 10 tables. C'était la grande époque de Jean-Michel Saive. Tout le monde était Jean-Michel Saive. Il y avait le mardi, le mercredi, le jeudi et le vendredi. C'était : « Qui va s'occuper du bar ? », « Qui va s'occuper de la gestion des raquettes ? » « Qui va s'occuper des balles ? » Il y avait du break dance. On a fait les 24 heures de circuits de petites voitures électriques. Ça faisait toute la longueur de la salle, presque, avec de la soupe aux oignons, des endroits pour dormir, des équipes qui se relayaient. On a fait du badminton là-dedans. On a fait du mini foot, là-dedans. On faisait tout, quoi.

Quand un membre de l'habitat regarde les bâtiments depuis le jardin central, il se dit : « ici, c'est chez Manu. » « Là, c'est chez Lara. » « Plus loin, c'est chez Louise. » Pour les visiteurs d' « Habitat et participation » ou de « Samenhuizen » les deux associations drainant le public intéressé par l'habitat participatif, chacun et chacune regarde les logements en se disant : « Ici, c'est un habitat groupé. » Et pour Ismaël, Gulcen, Mehmet, Nora, Zora, et d'autres encore, « Ici, c'était la bibliothèque. » Un même objet est traversé par des regards différents, mais il demeure le même objet, un « méta-objet » qui à la fois peut raconter la différence des regards mais aussi, la possibilité d'un travail commun.

Et ainsi, en regardant le passé, deux visions sont possibles, l'une plus classique et l'autre liée à ce travail commun. Tout d'abord, le passé existe comme une ligne avec ses grandes dates historiques et ses durées, ses couleurs et ses personnages, grands et petits ; ces gens décédés qui nous parlent depuis le rideau tiré d'un autre temps. Chaque époque est la frontière de la précédente et s'éteint dans la suivante. Ainsi, concrètement, de la bibliothèque, nous possédons des images en noir et blanc tirées de l'oubli. On les scrute, on essaie de les comprendre. Cela ne nous appartient pas.

L'autre vision consiste à regarder le passé en retrouvant les lignes du présent, retrouver la logique vivante présidant au quotidien d'une époque et comprendre de quelles histoires nous pouvons hériter. Cette ancienne bibliothèque a contenu bien des possibles, des récits divers, mais je pourrais dire que le dénominateur commun tient en un mot : l'émancipation.

Gui Denayer, arrivé à la barre de l'endroit en 1957 et demeuré là jusqu'à la fermeture en 2009, résume cet esprit : *Tu dois donner un pouvoir à un jeune. Si tu lui donnes un pouvoir, il est quelqu'un*.

Donner du pouvoir, et d'abord sur sa propre vie. La comprendre, la reconnaître. Vivre des métamorphoses dans la lecture, ou dans des ateliers, sortir de chez soi. Organiser la bibliothèque au quotidien, et ainsi ne pas en être le simple usager, un « jeune. » Avoir la possibilité de devenir quelqu'un d'autre et que le quartier ne soit pas qu'une étiquette : celle des pauvres, des étrangers, de ceux et celles trop éloignés de nous. L'émancipation.

Nous pouvons hériter de cette logique, des espaces à inventer qui pourraient contenir d'autres histoires, mêler d'autres regards autour de ce foyer commun du quartier et de ce foyer commun d'une salle, emboîter les espaces les uns dans les autres pour permettre que ce qui se vit ici fasse écho au dehors. Permettre qu'un habitat, modestement, crée de la rencontre et de grandir, exactement comme dans l'ancienne bibliothèque. L'émancipation.

Ainsi, face aux hommes et aux femmes qui nous interpellent : « *Ici, dans cette ville, ce quartier, ce lieu, quelle place pour nous ?* » Ce ne sera pas : « *Oui.* » Ce ne sera pas : « *Tout de suite.* » mais avec Louise, Lara et d'autres habitants, nous pourrons répondre : « *Cela pourrait être quelque chose.* »

Le samedi 21 janvier 2017, l'habitat « Casa Nova » organisait un après-midi « conte » pour le quartier. Une bouteille à la mer. Quelques-uns pensaient que c'était trop compliqué, non adapté au public, « bobo. » D'autres y ont cru mais ils étaient remplis de doutes. Ce samedi-là, il y avait des murs, mais pas encore de sanitaire, pas plus que d'électricité. Le canon à chaleur a été rapidement éteint à cause de l'odeur du gaz et parce qu'il n'était tout simplement plus nécessaire : nous étions plus de 80 personnes rassemblées autour d'une dame venue nous raconter des histoires. Nous avions un sourire, le sentiment qu'enfin, quelque chose du vaste monde était possible.

« Et Gui, il sera là ? » demandait une adolescente. Gui, 87 ans, habite toujours au 31 de notre rue mais non, Gui n'est pas venu : il est des douleurs dont l'on ne se relève pas. Une bibliothèque a été rayée de la carte parce que son propriétaire n'en voulait plus : de cet homme, de son travail, de sa volonté. Aujourd'hui, une place demeure possible pour les autres de l'habitat, mais ce sont de nouvelles mains qui doivent l'écrire.



Quartier Pogge - Gyulyuzar (2020)

06 - Sortir dans la rue

Une charte d'habitat groupé, qu'est-ce que cela raconte du vaste monde de la ville ? Peu de choses en fait, et précisément en ce qui nous concerne avec la charte de « Casa Nova » : l'ouverture. Il est écrit : « *Nous sommes ouverts au quartier*. » C'est un idéal, un peu figé, qui ne dit rien du quartier, de ses réalités ni de comment nous allons le rencontrer. Ça ressemble un peu à l'horoscope quand miroite dans les nouvelles du jour : *Attention, aujourd'hui, vous pourriez faire une nouvelle rencontre*.

S'il y a désir des autres, la première chose à faire, de bon sens, est de sortir de chez soi et d'aller sur le territoire de ces autres. Ainsi, nous ne serons plus des propriétaires qui accueillons des visiteurs chez nous mais des habitants parmi d'autres habitants. La plupart du temps, dans les réunions de quartier, je ne me suis pas présenté autrement que comme résident de la rue Goossens. « L'ancienne bibliothèque ? » « Oui. »

Lors des quelques évènements organisés dans notre salle, alors qu'elle n'était encore qu'un vaisseau de béton en travaux, inviter ceux du dehors via les réseaux sociaux n'est pas d'une grande utilité. Heureusement, autre chose est possible.

Méthode d'intelligence collective, disruptive, innovante et co-construite : le porte-à-porte (si possible, prononcer le mot avec un accent anglais). Matériel nécessaire : une maison avec une porte. Pas

indispensable mais intéressant : une sonnette. La première fois ? La première fois, un homme passe sa tête par la fenêtre du premier : « Je suis en règle. Ma voiture est bien garée. » La deuxième fois, une femme sur le pas de la porte s'écrie : « Je n'ai pas encore payé pour la façade mais je fais vite. » La troisième fois, la fenêtre du rez-de-chaussée s'entrouvre : « Mais vous êtes qui, vous ? »

« Et tu n'as pas peur ? » Si, bien sûr. S'il n'y a que de la peur, ça ne marche pas. L'important est que tu aies du désir. Ensuite, tu parles d'un évènement en quelques mots, et surtout, « C'est pour les enfants et la famille. » Dans tes bras, tu tiens ton fils de deux ans. Il sourit. L'homme ou la femme sourit, en retour. La glace est brisée. Tu ne fais pas de grand discours, argumenté, avec points, sous-points et annexe. Enfin, tu évites de vouloir sauver le monde parce que les gens ne vont pas bien et qu'ils n'attendent que toi. Oui. Même si tu t'appelles « Jésus », tu ne convaincras personne en jouant au super-héros masquant ses propres angoisses, tenant en main une présentation « Power point » comme une épée magique.

Un élément décisif a été de bénéficier pendant les quatre premières années de l'habitat de la présence d'un contrat de quartier, qui apporte des moyens financiers, organise des réunions pour rencontrer d'autres habitants et enfin, dispose d'une équipe prête à encourager les initiatives. J'ai une pensée ici pour Rachida, Merlijn, Akim, Estelle et Clément.

A cet instant, la salle polyvalente de l'habitat « Casa Nova » n'est toujours pas terminée. Je saisis donc la main tendue par le contrat de quartier. Cela m'éloigne pour partie de l'habitat, mais cela va devenir de fantastiques rencontres. Et un peu plus que des rencontres.

Octobre 2020. Elle, c'est Noûr. Une femme élégante qui habite la rue d'à côté. J'ai toujours gardé avec elle une distance polie, la croisant dans les fêtes de quartier où, simple visiteuse, elle s'assied pour spontanément maquiller les enfants venant à elle. Nous étions peu ce jour-là, pour les histoires contées : une poignée d'adultes et dix enfants, environ. A côté d'autres choses, notre petite équipe avait les ingrédients pour le thé à la menthe posés sur la table mais j'avais laissé cela, à mi-chemin, comme une pièce de monnaie brûlant à la lumière, un trésor. Il n'y avait qu'une Marocaine dans le public et après l'avoir saluée, je lui ai proposé de faire le thé. Constatant que nous n'avions pas de théière, Noûr a ramené la sienne. A la fin de l'après-midi, elle s'est approchée, l'objet sur la table : "C'est pour vous", a-t-elle insisté.

Sentant son désir pour tout ça, je l'ai prise un peu à part pour lui expliquer : comment l'on se sert des grandes pages illustrées pour raconter des histoires aux enfants, la valise que l'on ouvre et que l'on ferme comme une petite pièce de théâtre. « Toi, aussi, tu peux le faire, si tu en as l'envie. » Elle a choisi le récit d'une petite fille qui serre fort un œuf contre elle parce qu'elle en attend de la vie. Tenant en main les grandes feuilles et la valise en bois, sa fille, Camila, et elles sont rentrées à la maison du numéro 12 de la

rue, le visage brillant d'un sourire. Je les imagine à présent manipuler les grandes images, raconter un peu leur propre histoire à l'intérieur de ces grandes feuilles dessinées.



Quartier Pogge – Eefje et ses enfants (2020)

07 - La double culture

De toutes ces rencontres dans le quartier, ont émergé des personnes et quelque chose qui les rassemble. Au travers de modestes fêtes que ce groupe organise, eux et moi apprenons à faire quartier, c'est-à-dire à créer symboliquement un centre dans un espace périphérique de la ville. Ce sont Nurten, Asie, Aby, Ercan, Rachid, Charlotte, Suat, Annick, Louise, Jenny. D'autres, encore. Ecrire leur nom ici est important.

Bien des choses nous différencient mais un point salvateur nous raconte : notre propre communauté ne nous suffit pas. Nurten a trois enfants et deux d'entre eux ne parlent pas turc, ce qui est inconcevable pour la communauté. Suat est albanais mais il a la nostalgie d'une époque où les Belgo-Belges étaient fort présents et il recherche leur compagnie. Rachid a connu la bibliothèque et cela lui a donné des ailes pour se lier à d'autres, pour voyager et ne pas se contenter des espaces habituels de la communauté marocaine.

Toutes ces personnes n'ont pas tourné le dos à leurs attaches de départ dans le quartier mais elles ont doublé celles-ci d'un espace nouveau, fragile, à mesure des quelques personnes qui le constituent. Cet espace porte un nom : « Avanti Pogge. » « Avanti Pogge » est une fête de quartier modeste dans la rue, espace public par excellence, qui jette des ponts entre les communautés de Pogge.

C'est un vieux sage habitant plus loin dans le quartier, Yakup, qui, un jour, m'a donné la clé de cet esprit : Je suis un pont sur lequel les autres marchent. Auteur d'un parcours atypique dans sa communauté, il a quitté le sol turc, enfant, lesté d'un inestimable trésor : il parlait français. Sa vie durant, il a travaillé au palais de justice comme traducteur auprès de prévenus turcophones ne pouvant s'exprimer dans notre langue. Sa traduction, ajoute-t-il, ne s'est jamais limitée à prendre un mot dans une langue pour le restituer dans une autre.

En évoquant plus largement ceux venus ici depuis un lointain ainsi que leurs enfants, nous pointons ces personnes qui ont une connaissance de leurs origines tout autant qu'elles ont appris la culture belge à l'école et dans la rue. Ils peuvent traduire et les langues, et les gestes, et les habitudes. Ils incarnent une double culture et l'on pourrait dire qu'ils sont ici « des enfants de la bibliothèque », ce lieu tenu par un prêtre belge où des parents laissaient leur progéniture se rendre pour grandir.

J'allais à la bibliothèque avec eux mais je n'étais pas une maman qui allait à côté d'eux pour lire un livre. Comme je n'aimais pas lire. Je m'asseyais là-bas pour remédier à ça. Le contact avec les livres, c'était plus facile à la bibliothèque pour moi. Cette heure-là, ce n'était que pour mes enfants. J'étais libérée. Pas toujours la même chambre, pas toujours le même lieu. Je voulais que mes enfants soient plus instruits, évolués que moi. Je m'asseyais avec mes filles là-bas, une petite heure. Après, on rentrait à la maison et elles emmenaient leur livre. J'avais besoin que mes enfants aient une autre vie que la mienne (Gallia).

Que peut construire l'habitat groupé « Casa Nova » ? Nous pouvons hybrider certains de nos espaces pour créer des plis, des points de rencontre mêlant des différences, susciter des usages articulant le dehors et le dedans. Avec ceux et celles qui ont hérité de la double culture, nous ajoutons à ces espaces des corps hybridés eux-mêmes, leurs parcours en zigzag. Hypothèse : en mêlant ces deux hybridations, des espaces ouverts et des corps de la double culture, Bruxelles pourra fonder une identité nouvelle.⁶

Rien de plus banal qu'une fête de quartier ? Cependant, cette fête est à la croisée des trajectoires, où l'on bute sur des inconnus qui pourraient nous devenir familiers. Des gens que nous ne voyons pas habituellement, entrent cette fois dans la lumière. L'espace de la rue redevient le lieu où s'arrêter, s'asseoir et écouter. Il n'existe pas de société s'il n'y a pas concrètement de temps et d'espace pour accueillir la société.

Au sein d'« Avanti Pogge », ils sont plusieurs à n'avoir jamais organisé un tel évènement. Une fois le rideau de la fête retombé, Suat, Ercan disaient à l'oreille : *Je n'ai jamais cru que ça marcherait*. Sans doute, vivent-ils encore dans leur chair tant de défaites et le sentiment d'être un habitant de seconde zone. Ce soir-là, ils avaient le même regard diamant que mes voisins de l'habitat groupé lors de l'évènement conté. Un sentiment que quelque chose est possible... *Si tu lui donnes un pouvoir, il est quelqu'un*.

Dans le quartier, le premier public apparaît les femmes et les enfants, car ce sont ceux-ci qui manquent le plus d'espaces collectifs et cherchent alors à trouver ceux-ci hors des habitudes. C'est souvent en pensant à eux qu'avec d'autres habitants de Pogge, nous avons mis sur pied divers évènements : les jeux au sol d' « 1, 2, 3 piano », les fêtes familiales « Avanti Pogge », les histoires contées des « Raconteries », les « petits gâteaux » lors du confinement, la bibliothèque d'été en plein air.

Le premier cercle, celui de la double culture, va aider à mieux comprendre le quartier, traduisant les points de vue entre personnes différentes. Il va aussi être un relais auprès d'autres pour qui la langue française, la vision « belgo-belge » ne sont pas coutumières, par exemple lorsqu'on aborde quelqu'un pour la première fois, lors d'un porte-à-porte. Ils vont être des visages, des corps muets qui d'emblée parlent silencieusement à certains. La confiance est un chemin aux mille ramifications.

Mais revenons au concret d'un groupe de gens, ceux et celles d'« Avanti Pogge » et des activités qu'ils développent. Comment cela fonctionne-t-il ?



Quartier Pogge – Taraiq et Sadaan (2020)

08 – La métaphore du bateau

Il n'est pas possible d'expliquer ici dans le détail l'ensemble des activités, ce qu'elles nouent, et même les enjeux précis de l'organisation de ces groupes, les expériences vécues. Mais, le lecteur se demandera tout de même : comment fonctionne tout cela ?

Si « Avanti Pogge » demeure après plus de trois ans, même fragile, c'est que peut-être un terreau commun existe. Au-delà de ma présence fédératrice, me vient en tête la métaphore du bateau. Pour qu'un groupe fonctionne, il lui faut deux choses : une coque de sécurité et une voile de désir.

La voile, le désir, donne à chacun l'envie d'être là, de vivre une expérience avec sa part de merveilleux. Lors de la fête, et plus généralement, lors de moments publics, les personnes présentes incarnent fugitivement cette société qui rassemble ses polarités, transcende les communautés. Pour ces gens d'origine étrangère, rendre visible la société et s'y sentir inclus, se relier et être ainsi reconnu plus largement dans le quartier où tout se vit, n'est pas un vain mot.

L'habitat groupé « Casa Nova » et « Avanti Pogge » s'apprivoisent doucement, deviennent familiers, s'offrant des mots, nouant parfois un peu plus. Les fêtes de quartier sont devenues un élément du paysage proche entre chacun, des rendez-vous que où l'on peut prendre plaisir à se retrouver, voyant des enfants se rencontrer, saluant des voisins, comme cela se fait ailleurs. Certains mettent la main à la

pâte, et les mains se croisent. Cela prépare de futures articulations, et sans doute, l'usage possible de la salle polyvalente de l'habitat par « Avanti Pogge. » L'habitat dit être ouvert au quartier et voici quelques individus se dessiner à l'angle de la porte.

Pour revenir au bateau, la voile est doublée d'une coque, un besoin de sécurité. Ce pourrait être des lieux de parole, des temps pris pour écouter chacun, le faire exister dans l'échange, offrir un rôle, repérer des limites et les trajectoires de progression. En pédagogie, l'on dit « Prendre sa place, toute sa place, rien que sa place. »

Mon rôle est de ne pas prendre trop de place sur le contenu mais d'être ce filet de sécurité pour entendre et faire advenir une histoire collective. Comme l'on dépose une carte géographique sur la table, je fais des propositions à débattre plutôt que d'offrir une page blanche angoissante, tout comme il arrive que je tranche pour ne pas laisser le groupe s'enliser. Le bateau navigue et découvre de nouvelles terres. Ainsi, cet hiver, Nurten et Aby proposent de récolter des jouets et de décorer un sapin de Noël...

Une caractéristique forte du quartier Pogge aujourd'hui, est qu'aucune communauté n'y est majoritaire, y compris les Belgo-Belges. Nous sommes ainsi, séparément, tous minoritaires, mais la culture commune relève bien de la « Belgique » et ainsi, le « Belge » de la classe moyenne que je suis, une fois la confiance nouée, peut représenter à la fois une figure d'équilibre entre tous et un capital aidant chacun dans son propre trajet.

Où va ce bateau ? L'enjeu est que notre expérience vécue devienne lentement une expérience acquise, que le récit devienne savoir et que ce savoir soit compris, puisse se transmettre à d'autres et installe au fur et à mesure une culture des précédents, c'est-à-dire que l'expérience devienne une boucle qui alimente la suivante, dans un continuum où l'organisation se consolide. Cet apprentissage individuel et collectif ne se partage pas comme un cours de cuisine. Il apparaît un véritable défi, peut-être irréaliste. Tout peut s'arrêter du jour au lendemain, comme l'ancienne bibliothèque a fermé ses portes dans la stupeur, laissant la plupart incrédules et impuissants sur la lame du trottoir.

Dialogue entre Gulcen, une habitante, et moi :

- Je ne comprends pas. Il y avait un lieu et il y avait des liens.
- C'est ça.
- Quand il n'y a plus eu de lieu, c'est comme si les liens avaient disparu ?! Vous pouviez vous voir. Vous étiez voisins ?!



- Non, tout était fini. Tout le monde s'est débrouillé tout seul. Ça a été une coupure énorme. Enorme.
- Tes voisins, c'étaient toujours tes voisins.
- Plus personne ne se reconnaissait. Des gens ont déménagé. Les autres, on les a perdus. La fin de la bibliothèque, c'est la fin d'un dialogue. Complet. On était devenus des robots parce qu'à ce moment-là, j'étais en coiffure. Ecole-Travail-Maison. Tout le monde s'est perdu. C'est seulement maintenant que la jeunesse commence à revenir. La grande jeunesse. Ils ont fait des études. Ils cherchent une maison, par ici. Ils commencent à revenir.



Quartier Pogge - Louise, la famille de Allen, Ulviye (2020)

09 - On commence par la salle polyvalente? (ou pas)

Il n'y a jamais eu de groupe de travail « Quartier » au sein de l'habitat groupé. Chacun vit Pogge à sa façon. L'expérience personnelle relatée ici a néanmoins ouvert des chemins singuliers pour d'autres habitants, vers le dehors. Avec « Avanti Pogge », à des degrés divers, plusieurs de mes voisins directs ont ainsi pris part à l'aventure et l'un ou l'autre y participe encore de façon étroite.

Ces fils tissés entre « Casa Nova » et le quartier Pogge se sont doublés de quelques évènements organisés au sein de notre jardin, à la belle saison, nourrissant le plaisir de chacun. Mais faut-il nécessairement l'usage du jardin de l'habitat et attendre que la salle polyvalente ouvre enfin ses portes pour permettre ce pli avec le dehors ? Ne peut-on pas construire avec d'autres signes, d'autres liens ?

Soyons attentifs au bord de l'habitat, à hauteur de trottoir. C'est d'abord de manière inattendue la chaussée devant notre propre entrée de garage, large assez que pour permettre à une voiture de se garer, bien qu'il s'agisse d'un stationnement interdit. Dans un quartier si dense, chaque morceau de chaussée est une chance : nombre de voitures se garent, là, pour déposer quelqu'un, faire une course, saluer rapidement une maman...

Nous pouvions poser des poteaux en travers de cette place libre et régler le problème par l'arme du propriétaire qui défend son bien et l'accès à celui-ci, contre l'étranger. Ou tenter d'installer un dialogue,

laissant la place disponible pour peu que l'on puisse entrer et sortir rapidement de chez nous. C'est trois fois rien, ce bout de chaussée mais il n'y a pas d'occasion à manquer. Ainsi, petit à petit, un signe de la main amical est né de ces familles, de leur sentiment « d'être entendus par ces gens-là. » Dans un quartier populaire où l'enjeu de reconnaissance est grand, cet échange a un réel prix.

Plus loin, de l'autre côté de la rue, habite Yulev. Cela m'a pris 3 ans pour connaître son prénom et 2 mois de plus pour proposer à ma voisine Lara d'aller témoigner à la vieille dame notre désir de verdir la rue. C'est que Yulev parle fort peu français, mais sa devanture présente d'impeccables jardinières. Lara et moi avons ainsi fondé la relation non sur la langue – où Yulev est perdante – mais sur l'objet a priori insignifiant qui donne à l'autre un pouvoir, une reconnaissance : des fleurs. Sans crier gare, nous étions sommés de visiter son intérieur et constater ses divers trésors, laissant Lara admirative. A vrai dire, cela m'a pris cinq mois supplémentaire pour apposer son nom en bas d'un formulaire et me rendre compte que Yulev ne s'appelle pas Yulev mais bien Ulviye.

Bientôt, Lara et moi allons rassembler Ulviye et quelques autres pour tenter de créer une petite communauté nouvelle, ceux et celles qui plantent et soignent devant chez eux, en parlent autour d'un thé. Cette modeste idée pourra peut-être offrir des possibilités élargies. On sème et le temps fera son œuvre. Bref, les signes visibles autour de l'habitat permettent de se relier, sans nécessité d'un espace partagé polyvalent, disponible à l'intérieur.

Le lien au quartier n'est pas un projet, un discours, une valeur morale, une ligne dans une charte. Ce sont des trajets à la fois concrets et symboliques : multiplier les récits et y accrocher des gens, de la relation, des expériences. Avec l'aide d'une plante ou d'une place de parking, parce que le diable gît dans les détails. Prendre le minuscule des vies au sérieux, tel est l'objectif.

Présents de manière régulière dans les rues, par cette fête de quartier par exemple, une « tradition » se tisse doucement pour reprendre le mot d'Asie, membre d' « Avanti Pogge. » Le terme « habitude » partage la même racine qu' « habiter » et si effectivement un quartier n'est pas un habitat groupé, il peut reprendre ce sentiment de se reconnaître les uns les autres dans des espaces partagés et investis, permettant d'être autant habitant qu'habité par ceux et celles qui nous entourent.

Des voisins du quartier relancent ceux d'« Avanti Pogge » dans la rue, prennent des nouvelles, participent d'un coup de main spontané, d'une vaisselle à faire, d'un atelier organisé sur le champ. Pogge prend des allures en pointillé de cercle secourable. L'habitat « Casa Nova » profite de ces chemins élargis, contribuant à devenir aux yeux du quartier, des gens de Pogge. Et à présent, que faire de la salle polyvalente de « Casa Nova » ?



Quartier Pogge - Edda et Asie (2020)

10 - Le pli de l'habitat

Septembre 2020. La salle polyvalente a ouvert ses portes. Tout est à faire : trouver de riches locataires, laisser les familles de l'habitat profiter de l'endroit, permettre que d'autres des environs occupent l'espace et prennent part à son identité, lui donnent de la valeur : les autres de l'habitat.

Concrètement, la salle est une grille d'agenda, des ingrédients à articuler, mais si nous ne laissons pas de trous pour l'inattendu, les futurs usagers seront avant tout ceux et celles qui possèdent des moyens financiers et un même capital symbolique, un même vocabulaire que l'habitat groupé. C'est un premier point : le danger communautaire d'un cercle fermé. Le deuxième danger est, pour des raisons financières, par exemple, devoir être ouvert à tous les vents et ainsi nous épuiser à faire le concierge, sans pouvoir réfléchir à ce qui se déroule, prendre du recul et du plaisir. La crainte, cette fois, est de créer un espace technique, sans âme, dans une ville de flux permanents.

Entre ces deux extrémités : une clôture et une surface plane ouverte à tous les vents, quelque chose d'autre est à inventer que ce récit a tenté de dessiner, une forme souple. Reprenons. J'ai choisi de sortir de l'habitat groupé pour tisser des liens avec des personnes du quartier, créer un groupe dénommé « Avanti Pogge » et construire avec ses membres des objets concrets.

Ces personnes-là du quartier possèdent une double culture. Double culture parce qu'ils connaissent le présent et le passé du quartier et sensiblement, cette ancienne bibliothèque. Double culture car bien qu'ils aient des liens communautaires propres, ces personnes désirent d'autres liens, fondés sur un territoire partagé. Double culture encore car ils acceptent autant d'être ces voisins de tous les jours que de se faire artisan pour faire ensemble, s'organiser et j'ai évoqué la métaphore du bateau.

Entre ces voisins du dehors et deux ou trois habitants de « Casa Nova » également liés par cette aventure d'« Avanti Pogge », chacun a échangé son savoir : savoirs de l'habitat et savoirs du quartier, savoirs de Belgo-belges de la classe moyenne et savoirs de personnes d'origine étrangère de classe populaire. Il existe des différences dans le quartier mais nous ne nous sommes pas neutralisés. Nous avons additionné nos regards. Il était sans doute primordial pour cela d'occuper d'abord l'espace public de la rue, plus égalitaire, que l'espace de l'habitat groupé, où des propriétaires font face à leurs voisins.

Les activités organisées avec « Avanti Pogge » sont des boîtes avec de l'espace libre à l'intérieur. Ce sont des objets simples, accessibles (une fête de quartier) que d'autres vont pouvoir investir, pour que ces objets soient à la fois créés par les uns, le groupe organisateur, mais suffisamment ouverts que pour qu'ils soient aussi investis par les autres. C'est l'exemple de Noûr, simple voisine qui maquille spontanément les enfants lors de la fête de quartier. C'est l'exemple de Ulviye, simple voisine aux jardinières impeccables, dont Lara espère qu'elle comblera en partie notre méconnaissance des plantes lors de la construction de bacs pour le quartier.

Cette zone grise où tout n'est pas écrit, où les rôles sont investis de part et d'autre, où l'on fabrique le lien in situ, le pédiatre et psychanalyste Daniel Winnicott l'appelle « aire transitionnelle », cet espace intermédiaire de créativité situé entre la froide réalité extérieure inaccessible et notre propre subjectivité. Faire quartier, faire société, c'est disposer une aire transitionnelle permettant de garder suffisamment de sécurité pour s'avancer dans l'inconnu proche, vivre une expérience et enrichir sa propre identité par ce qui nous arrive.

Cette aire transitionnelle mêle donc trois choses : un espace concret partageable (l'habitat groupé « Casa Nova » en possède en son sein, le quartier aussi), des objets construits partiellement pour que d'autres y construisent leur place (ce qui n'est pas le cas de tout évènement) et une confiance suffisante des uns envers les autres pour oser investir à la fois l'espace et l'objet. Ces trois ingrédients aident à faire advenir le pli de l'habitat, ce moment singulier où il arrive quelque chose du monde extérieur à l'intérieur d'une personne. Ce pli de l'habitat a été pour ma part ces mots d'Ismaël : *Ici, c'était le centre de ma vie.*

Depuis cette rencontre avec Ismaël, j'ai accumulé un savoir sur le quartier Pogge. A l'aide de celui-ci, je peux aider l'habitat groupé à se déployer vers l'extérieur, à repérer des fils d'Ariane. Par exemple, le

quartier manque d'espace pour étudier. Notre salle pourrait être un lieu de tranquillité en marge de maisons étroites, de familles nombreuses. Ce pourrait être ailleurs une attention aux mamans, qui laissent leur enfant à l'école le matin en ayant une route conséquente à faire pour rentrer chez elles. Un thé, un café, entre parents ? Etc.

La forme souple pour l'habitat groupé organiser sa salle polyvalente ne signifie pas une simple ouverture à l'extérieur, même dotée d'une connaissance plus concrète, plus fine. Si nous additionnons seulement des horaires dans un agenda, nous reproduirons à l'intérieur la découpe par silos à l'œuvre dans la ville, la communautarisation. Nous devrons donc aussi inventer des formes de croisement, des temps de métissage, permettant de nouveaux chemins entre les personnes.

Notre salle s'ouvre donc non comme un espace technique sans âme ou clôturé autour de ses habitants. Elle est une expression de l'habitat groupé « Casa Nova », classiquement, et tout autant, l'expression de la ville, plus largement. La salle polyvalente peut donc à la fois être individuelle, communautaire et, enfin, sociétaire. Les plis demeurent à inventer, à l'intersection de nous-mêmes et des autres de l'habitat.

Questions pour un habitat groupé face à son quartier

Episode 01 : Le geste initial, des mots déterminants

- Quels sont des mots déterminants, une première rencontre symbolique avec des gens extérieurs de l'habitat ? Pouvons-nous en faire le récit ?
- Existe-t-il des lieux importants dans les environs de l'habitat, des lieux du quartier où l'on rencontre de la différence par rapport à nous ?

Episode 02 : Un habitat, ce n'est pas (qu') une communauté d'habitants

- Est-ce que la place de chaque habitant est assurée au quotidien, hors de la « communauté des habitants » ?
- Comment la société est-elle présente dans l'esprit de notre habitat ?

Episode 03 : Reconnaître les polarités mais ne pas figer

- Quelles sont les polarités entre l'habitat et le monde extérieur, les différences ?
- Comment ces différences sont-elles vécues, se disent dans les conversations ?

Episode 04 : Qu'est-ce qu'un quartier ?

- Comment les gens du quartier perçoivent leur quartier ?
- Existe-t-il des descriptions particulières du quartier ? (par un acteur, une communauté, un individu) ?
- De quoi le quartier est-il le centre selon nous, ce qui lui donne une identité?

Episode 05 : Que faire du passé de l'habitat ?

- Comment les gens du quartier perçoivent notre habitat ?
- Y voient-t-ils autre chose qu'un habitat ?
- Ces visions, ces perceptions sont-elles un levier pour l'habitat lui-même?

Episode 06 : Sortir dans la rue

- Comment nous présentons-nous aux voisins du quartier, au quotidien ?
- Que faisons-nous de particulier pour accrocher le regard, l'attention?
- Pouvons-nous raconter au moins une personne des environs aux voisins de l'habitat, lui donner un prénom, une histoire, une anecdote ?

Episode 07 : La double culture

- Quelles sont les personnes qui relient des différences, dans le quartier ? (culture, âge, pratiques, savoirs) ?
- Quels sont les publics plus faciles à attirer lors d'évènements ?

Episode 08 : La métaphore du bateau

- Qu'est-ce qui soutient un groupe tourné vers le quartier, dans ses difficultés ?
- Qu'est-ce qui donne envie à chacun, dans un groupe ou un évènement quartier, d'être là ?
- Comment l'expérience vécue se parle et construit petit à petit un savoir partageable ?



Episode 09 : On commence par la salle polyvalente ? (ou pas)

- Existe-t-il des objets visibles, des dimensions au bord de l'habitat qui peuvent devenir source d'échange, une reconnaissance pour les personnes extérieures ? (la verdure, une place de parking,...)
- Quels sont les trajets des personnes concernées par ces objets, les habitudes vécues ?

Episode 10 : Le pli de l'habitat

- Quels sont les ingrédients de départ (publics, usages, horaires, coûts financiers et de location) de la salle polyvalente ?
- Quels sont les gisements de valeur sociétale autour de l'habitat groupé, pouvant être des leviers pour développer la salle polyvalente ? (un acteur, des espaces, des récits, des personnes, des pratiques, un passé) ?
- Existe-t-il des pistes face au risque d'un usage en silos pour la salle polyvalente, où les publics sont séparés les uns des autres ?

¹ Voir par exemple, « La pédagogie institutionnelle de Fernand Oury », sous la direction de Lucien Martin, Philippe Meirieu, Jacques Pain, Matrice Editions, Vigneux, 2009, p. 89 et suivantes (disponible à la lecture : http://www.jacques-pain.fr/jpwp/les-livres-en-ligne-a-votre-disposition/)

² « Belgo-belge » ou « Belge de souche », ce sont les expressions utilisées par le monde associatif pour distinguer les personnes belges de longue date des familles nouvelles venues. Les habitants eux-mêmes disent plus prosaïquement : « Les Belges » même s'ils sont aussi parfois eux-mêmes de nationalité belge. Certaines communautés, e.a. les Marocains, parlent de « Flamands », englobant alors tous les « Belges de souche » (voir : https://www.lalangueschaerbeekoise.be/w/Belge.html).

³ 23.382 habitants/km² (chiffres 2019, https://monitoringdesquartiers.brussels). Par comparaison, Liège atteint 2.844 hab./km² et Anvers 2.590 hab./km² (Wikipedia).

⁴ Chiffres de 2015, les plus récents disponibles sur le site du monitoring des quartiers.

⁵ http://www.monitoringdesquartiers.brussels

⁶ C'est en fait le possible de toute terre d'immigration. Le dramaturge belge Jean Louvet a écrit un jour, évoquant la culture ouvrière de La Louvière : Le temps a passé. A midi, au printemps, on peut voir au centre de La Louvière des jeunes filles avec des yeux d'Italiennes, des cheveux de Marocaines, des nez de Turques ; une espèce nouvelle qui a remplacé celle que l'on a massacré physiquement. Une espèce nouvelle pour une nation à créer.

⁷ Voir Sylvie Zérillo, « De l'illusion à la culture ou le regard de Winnicott sur la créativité », *Éducation et socialisation*, 32 | 2012 (http://journals.openedition.org/edso/324).



Ce texte vous parle, nos idées vous interpellent ? C'est le but !

Cette analyse s'inscrit dans notre démarche de réflexion et de proposition sur des questions qui regardent la société. Si vous voulez réagir ou en discuter avec nous au sein de votre groupe, de votre espace, de votre entreprise, prenons contact. Ensemble, faisons mouvement pour une alternative sociale et économique!

N'hésitez pas à nous contacter : info@saw-b.be ou 071 53 28 30

À la fois fédération d'associations et d'entreprises d'économie sociale, agence-conseil pour le développement d'entreprises sociales et organisme d'éducation permanente, SAW-B mobilise, interpelle, soutient, et innove pour susciter et accompagner le renouveau des pratiques économiques qu'incarne l'économie sociale. Au quotidien, nous apportons des réponses aux défis de notre époque.

Rédaction: Emmanuel Massart **Relecture**: Hugues De Bolster **Illustration**: Emmanuel Massart